Ça commence par le feu

MAGALI MOUGEL

Sur une invitation d'Anne Bisang
Et de l'équipe du Théâtre Populaire Romand

Version pour surtitrage
Février 2025

1

JEAN-LOUP / KEVIN

A :
Novembre.
Novembre 1989.
La brume. La pluie. La neige qui vient, mais non, qui ne vient pas.
Novembre.
La déprime automnale.
Novembre.
Un mois pathétique.
De merde.
Novembre quoi !

J/Marina : « T'as vraiment des idées politiques bizarres », avait lancé, hier soir, Marina à Jean-Loup avant de monter dans son bus pour rentrer dans sa ferme du Locle.
« Pis t'es tellement mou, y a rien qui t'émeut, te mobilise, le monde s'effondrerait tu resterais mou, avec ta lèvre molle, là, qui pend. »

A : Novembre.

J/Marina : T'es mou et t'as peur de tout. Moi, un jour, je vais me tirer. L'an prochain, je me tire. Aux States. American Dream. Tchô les ploucs.

A : Novembre.
Y : Ça pue le lisier.
F : C'est le matin.
C'est peut-être la seule chose qui te rassure.

J./Marina : Évidemment que l'American Way of life est un modèle reconnu.
La Californie, mec ! New York, mec ! C'est pas le Locle… Y a que toi que ça fait rêver, les vaches et la youtze.

A : Novembre.
Y : T'es pas encore sorti de ton lit que déjà les mots de Marina te reviennent en tête.
F : Novembre.

Y : Puis ceux de tes parents.

P : Tu vas être en retard.
C'est pas comme ça que tu vas avoir ton diplôme et réussir à t'inscrire à l'école d'ingénieur !

D : Novembre.

F : T'es épuisant à la fin Jean-Loup.

A : Novembre.

1989.

L'Allemagne réunifiée.

D/Luc : Quoi Jean-Loup ! Pourquoi tu fais encore la gueule ? Ça va, on s'en fout de ton petit sommet pour le climat. Qu'est-ce que ça peut faire, qu'aucune décision n'ait été prise ? Regarde dans la bonne direction ! Purée… la déprime ce mec. Tu peux pas te réjouir ? On est en train de vivre en direct une réunification et toi tu pleures parce que t'as peur de l'avenir, Jean-Loup ?

A : Novembre.

J/Marina : Oh Jean-Loup !

Y/Kevin : Et en plus tu as un prénom de merde.
89 or not quel avenir possible quand on s'appelle Jean-Loup !
Anyway /
Quand Jordan pleure de s'appeler Luc, toi tu préfèrerais t'appeler Kevin.

F/LA MÈRE – Jean-Loup, c'est très bien, c'est moderne, tu me remercieras quand il faudra imprimer tes cartes de visite d'ingénieur !

Y/KEVIN - Mais Kevin, c'est Costner !
Jean-Loup, c'est jambon des bois.

F/LA MÈRE – Oui, ben quand t'es né, Costner, n'existait pas, alors Jambon des bois, il faudra te suffire de Jean-Loup Jacquet.

A : Novembre 89, bref, tout est à repartager, redimensionner.

Tu ouvres tes volets, c'est la purée de pois habituelle.
Depuis l'aube, la brume plane sur la ville.
Épaisse. Suintante.
Elle dégouline.
La route brille comme si une crue de glace avait poli la surface de l'asphalte.
C'est ça, novembre.
Depuis que le soleil est levé, la ville fait la gueule et tu ne vois pas bien comment tu pourrais avoir envie de sourire.

Y : Le Landerman, lui s'en moque.
Le corps couvert d'une peau de bête brune, le visage blanchi par le froid, cloches et grelots greffés à sa tenue, il gravit la côte de sa pâture.
Le Landerman souffle. Gémit. Zäuerli mélancolique. Un vieil animal. Rien d'étonnant, il vit dans ce paysage. Il est évident qu'il ne produirait pas ce son s'il n'habitait pas ce paysage, le Landerman. Si tu n'es pas habitué aux déplacements du Landerman, on pourrait croire à une bête fantastique.

F/LA MÈRE - Viens manger ta tartine, Jean-Loup, tu vas encore être en retard

Y/Kevin : Ta mère brise cette communion qui opérait entre toi et ta vision du Landerman traversant ton paysage.

LA MÈRE - Tu m'écoutes, Jean-Loup ?

Y/Kevin : Depuis plusieurs mois, pour faire fondre la grisaille, tu vis dans ta tête sur un drakkar avec le groupe Europe qui gueule dans tes oreilles « The Final Countdown ».

F/LA MÈRE – Jean-Loup, tu n'es pas un viking, arrête de porter ces tenues ridicules, ce n'est pas avec une allure pareille que tu vas réussir dans la vie.

A : Kevin ne répond rien. Cela s'adresse à Jean-Loup.
Kevin claque doucement la porte, chaussures et veste en cuir noir jusqu'aux chevilles, il descend la route comme une anomalie dans ce paysage blanchi par le givre.

D/Luc : Franchement t'es pas raccord avec ton époque. Tu vas manger quoi si tu manges plus de bœuf, de porc. Un rösti sans lardon c'est comme une fondue sans vacherin ! C'est ce que tout le monde pense de Jean-Loup / Kevin.

Y : Heureusement, le zäuerli du Landerman résonne.
Une méditation.

A : Quand Jean-Loup, que nous appellerons désormais Kevin, arrive à l'abribus, il se demande bien à quoi va encore servir une journée durant laquelle il va devoir faire semblant de s'intéresser à des considérations sans saveur.
Il y a quelques jours, même si personne ici ne s'en souvient, puisqu'en ce mois de novembre 1989 tout le monde se contrefout du climat, 149 pays à Noordwijk aux Pays-Bas étaient sur le point de signer un traité international contraignant pour limiter les émissions de gaz à effet de serres et puis finalement tout le monde avait reculé.

F : « Le gaz, c'est la vie ! »
« Le pétrole mon pote, l'or noir ! »
« Parce que tu crois que ta Skoda, elle roule à la bouse de vache ! »

P : Ça lui avait mis un coup, à Kevin.
Il avait regardé l'effondrement du mur comme une façon de détourner le monde de ce qui en vérité aurait dû rassembler les nations.

D/Luc : Oh ça va, ils vont pas nous casser les pieds les grands prophètes de la fin du monde. Au moment où on vient de mettre une raclée aux soviets.

A : Alors, il fallait qu'il se produise un acte incroyable, une transgression sans nom pour que sa vie prenne un sens particulier aujourd'hui.
Pour l'heure, Kevin a les oreilles qui bourdonnent, la respiration courte.
Il regarde au loin le Landerman qui poursuit sa route vers les sommets. Sort de sa poche un flingue imaginaire.
Et si c'était ça, l'anomalie.

Y/Kevin : Pauvre type avec ton yoddel.

A : Le coup part. La balle est stoppée nette par l'arrivée de Jordan / Luc.
Jordan / Luc et son ampli.
Jordan / Luc et son ghetto blaster.
«Looking for Freedom» de David Hasselhoff en boucle.

D/LUC - La révolution est en route mec !

Y/KEVIN - C'est bien la peine d'avoir un truc aussi gros pour écouter une merde pareille.

D/LUC - Descends de ton drakkar mec, on est en route pour la modernité.
Hey ! Marina ! Ça y est, on va vivre une grande époque.

J/MARINA - Tu fais encore la gueule Jean-Loup ?

Y/KEVIN - Je m'appelle Kevin.

J/MARINA - Et moi je suis *Surya Bonali /*

A : Kevin gonfle son tetra pack de thé froid, l'explose d'un coup de pied, le met dans la poubelle.

Y/KEVIN - La modernité c'est quand on arrêtera de tagger de la merde sur les abris bus.

D/LUC - C'est mon frère, c'est Yan, il est con, il fait des croix gammées partout.
Il trouve ça dissident de graver des croix gammées, ça fait chier les gauchos et ça excite les petites frappes bien pensantes. Il est con mon frère.

Y/KEVIN - C'est tout aussi con de rire parce qu'il est con.
Ça, c'est le début du fascisme.

J/MARINA - Mais t'as fait quoi cette nuit ?

Y/KEVIN - J'ai pas dormi.

D/LUC - C'est le début de la modernité, et toi tu fais une tête !

Y/KEVIN - Tu veux pas quitter ta musique ?

D/LUC - T'as peur que j'emmerde la nature ?

A : Kevin sort un briquet de son cuir, l'allume, lentement il approche la flamme et tente de faire fondre la croix sur le plexi de l'abri.

D/LUC - Je vais faire une fête, là. On a un bon motif pour faire une fête, non ?

Y/KEVIN - C'est la faute à la gauche si la droite monte.

D/LUC - Quelle droite, quelle gauche ?
C'est fini, mec. Ça y est, on y est, on a basculé cette nuit !

Y/KEVIN - On a basculé dans rien du tout.

J/MARINA - Y a plus de mur, Jean-Loup.

Y/KEVIN - Un truc qui tombe, des bons d'achat pour les bananes et la démocratie est en route ?

J/MARINA - Laisse tomber, son père est français.

D/LUC - Et alors quoi ? Alors qu'il est en train de se passer un truc historique, toi tu grattes un pauvre truc sur un plexi.

Y/KEVIN - Je gratte pas, je brûle.

J/MARINA - Je suis POUR ta fête.
Pas pour gratter des vestiges sous un abribus.
Je suis POUR les bananes pour tout le monde.
Ça me plaît moi les symboles.

Y/KEVIN – Ouais, toi t'es du genre à trouver ça excellent les framboises en décembre.
Tu respectes rien.

J/MARINA - Tu calmes tes ardeurs Jean-Loup.

D/LUC - Alors si je fais une fête, tu fais la gueule ou tu viens ?

Y/KEVIN - Lâche-moi.

D/LUC - Genre, j'invite les filles du club de hand.

Y/KEVIN - Elles parlent pas avec nous les filles du hand.

J/MARINA - T'es vraiment pas pour les rapprochements !
Ça te plaît, ça, la scission ?

Y/KEVIN - C'est pas parce qu'un pays se réunifie que la planète est sauvée.

J/MARINA - Qu'est-ce que tu me prends la tête, bouffe des épinards et achète-toi un album sur Mars et Jupiter.

D/LUC - On se casse. On ira plus vite à pied qu'à attendre le bus avec Jean-Loup / Kevin.

Y/KEVIN - Marina.

J/MARINA - Quoi, K E V I N.

Y/KEVIN - Tu les aimes bien les filles du hand ?

J/MARINA - Qu'est-ce qu'on s'en tape des filles du hand. C'est quoi ton problème, K E V I N. Tu soules en vérité.

Y/KEVIN - Casse-toi.

A : Novembre.
Y : Tu regardes Marina courir le sac à dos ballotant sur son cul.
Au travers du plexi que la flamme de ton briquet a bien attaqué, tu regardes la pâture.
Et la pancarte qui indique la direction de la ferme à ton père et à ta mère.
Trois générations dans la vache.
Du sommet de son pré en givre, le Landerman te salue.
Et tu flippes.
Merde.
Vraiment.

P : Jean-Loup prédateur comporte-toi comme un mec.

Y/Kevin : Kevin s'accroche à la prairie.
Et Kevin pense à ce que sera sa vie dans quelques années, lorsqu'il rejoindra les bancs d'une école d'ingénieur, comme le voudraient son père et sa mère.
J : Et Kevin, qui sera redevenu Jean-Loup, imagine ce que sera sa vie le jour où on lui remettra ce diplôme qui lui permettra de devenir collaborateur Nestlé. Ou Roche. Ou Bayer.

F : Un mars et ça repart !
P : Chérie, chut ça va commencer.

D : Le compte à rebours serait lancé.
La salle bien remplie.
D'un côté les parents fiers de célébrer leur progéniture désormais bien dressée pour entrer dans le monde du travail, de l'autre, les boîtes privées soutenant la recherche fondamentale en renflouant les bourses des écoles publiques abandonnées par des politiques comme on lance une humble mission civilisatrice en Afrique.
J : Assis, tels deux trophées nationaux enfin réunis, famille et capital !
Cette remise de diplômes serait telle une promesse faite au monde de demain.
Perpétuer aujourd'hui les certitudes d'hier.
L'extrême pointe de la modernité.
Le progrès au cœur de nos vies.
Famille et Économie FOR EVER LOVE.
A : On entendrait des éclats de voix monter de la salle.
F : Quel beau moment !

D : « On dit que tout s'effondre mais tu vois ça me redonne confiance dans l'avenir. »

« Nous allons au salon nautique la semaine prochaine. »
« Nous allons acheter un petit bateau. Pour l'été. Pour voguer sur le lac. »
« Je suis une petite actionnaire de chez Total, je débute. Non, je n'ai pas l'impression que j'égorge les gens avec mes dividendes. »
« Il n'y a pas besoin de gagner des milles et des cents pour acheter un bateau. »
« Il y en a pour tous les budgets. On peut démarrer avec un 5 mètres semi rigide à 15 000 francs suisse. Oui, on en a déjà deux. On aime se diversifier. »
« Tout le monde s'inquiète de tout. Moi je ne m'inquiète de rien. La vie est un dérèglement perpétuel. »
« Il n'y a pas d'inégalités, il n'y a que de la fainéantise. »
« Moi je soutiens depuis des années le WWF et mon fils est jeune ambassadeur ATD Quart Monde depuis ses 12 ans. »
« Il est trop mignon le dauphin de chez Galak ! »
« Ah Galak, c'est vous ? »
« Je veux vivre, moi. Bien. Comme je l'entends. Ces conneries de partage ! Je me suis donné des moyens. Que tout le monde se les donne. »
« C'est ok ! C'est bath ! C'est in ! »

F : Bref. La soirée serait parfaite.
Parfaitement à sa place.
On se féliciterait.
On discourrait.
On boirait quelques coupes de champagne à la française.
On bouloterait des petits fours Betty Bossy.
Plaisir d'offrir, joie de recevoir.
On se finirait à la Tequila paf.
On se peloterait en respectant les coutumes phallocrates de la décennie.
Des langues dans les bouches. Des mains sur des culs dans une boîte ou un nightclub dégueulasse. « Famille et Capital, je te le tatoue où ? »
On se ferait alors des promesses de beaux lendemains.
D : Et on se réveillerait la gueule ensuquée dans un transport en commun de merde, qui nous emmènerait bosser dans une tour d'affaire de merde construite par un architecte qui rêvait d'enfermer des gens de merde dans des bureaux de merde où la température serait constamment de 21°C de merde et on se réveillerait, et on aurait 40 ans, fin de l'émergence d'une génération, on se sentirait merdique avec un goût de merde dans la-bouche et une envie de merde d'en découdre mais on ferait vite fait un stage de yoga ou de méditation tantrique dans un centre zen de merde pour jeunes hommes en perte de vitesse, en Thaïlande ou au Vietnam avec une option tourisme sexuel pour se détendre la prostate, tout ça pour tenter de reconnecter sa vie à la vie et retrouver un sens de merde à l'économie qui dirige le monde, nom d'un petit bonhomme de merde !

A : Bref, tout le monde s'attendrait à passer une soirée normalement de merde dans un bon standing de merde.

P : La voix du Landerman résonne alors, comme un long cri rebondissant de troncs à souches dans les arbres de la vallée.
Y/Kevin : Kevin, visage collé au plexi de l'abribus suffoque. Comme s'il venait de lire le désastre de son périple à venir dans le visage de cet homme.
Brume aveuglante.
Funeste.
Une détonation retentit.
Le paysage brûle en Eastman Colors.
Aveuglé, Kevin porte ses mains à son visage.
Putain de merde, dit Kevin.
Et c'est une neige fine qui commence à tomber sur la montagne alors que déjà un silence assourdissant prend place.
Putain le vieux, il a pris feu ! dit Kevin.
Une voiture s'arrête soudain devant l'abri bus.

P/LE PÈRE - Tu te fous de nous, Jean-Loup Jacquet ? Dis ! Tu devrais être en cours là. Tu veux foutre en l'air ton avenir, ou quoi ? Jean-Loup Jacquet !

Y/KEVIN – Papa…

P/LE PÈRE - Monte tout de suite.

Y/KEVIN - Le Landerman…

P/LE PÈRE - T'approche pas de lui.

Y/KEVIN – Papa…

P/LE PÈRE - Le père Sandoz vient de se faire décimer son troupeau.

Y/KEVIN – Papa…

P/LE PÈRE - C'est toi qui a défoncé l'abribus ?
T'es pas bien ou quoi ?

Y/KEVIN - J'ai juste cramé une croix gammée.

P/LE PÈRE - T'as juste cramé une croix gammée ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait cette croix ?

Tu tournes pas rond Jean-Loup Jacquet. Tu tournes pas rond. Défoncer le mobilier urbain pour une croix, j'espère que personne ne t'a vu. Hallucinant.

A : Jean-Loup / Kevin monte à l'arrière de la Lada Niva rouge.
Dans la brume incandescente, doucement le Landerman reprend sa route, laissant derrière lui un morceau de montagne peroxydée, alors que dans l'habitacle on entend un bon gros tube de Niagara.

Chanson : « Pendant que les champs brûlent », Niagara

2

MONETTE

A. Monette regarde par la fenêtre une neige poudreuse tomber sur le paysage, alors qu'un clan de bourgeois s'installe dans son salon. Sur la table du banquet, le bébé de Monette, il pleure. Tout autour de la table, on fume. Et on se contre-fout de tout. C'est l'époque. On gueule comme des porcs, on boit, on débat, on est tranquille. Peinard.

Toustes. *Rires*

D. « Alors il est où notre chasseur ? »
Y. ça gueule.
F et J. « Et le bébé ? »
Y. ça gueule.

Toustes. *Rires*

F et D. « On arrive un peu tard. »
Y. ça gueule toujours.
F et J. « Oh, le bébé ! »
Y. ça regueule.
D. « Évidemment que je vote toujours à droite. Le socialisme c'est de la bouffe pour les canards. »
J. « T'imagines tout ce qu'on nous impose ? La liberté individuelle, merde ! »
Y. ça dit alors.
PH. « Je suis venu avec ma voiture, je préfère, ça vous aurait fait faire un détour. »
Y. ça dit encore.
F et J. « Il va étouffer cet enfant ! »
F. « Ça fait très film à la française de se retrouver comme ça ! »

Y et J. *Rires*

PH. « Le Soviétisme, c'est plié ! »
D. « Non, j'ai pas écouté les infos, tu sais moi, l'Allemagne… »
D. « Si on avait de vraies alternatives. »
D. « Une balle là, faut être con pour le manquer quand même. »
J et Y. « La violence, tout de suite le mot ! Y a pas plus de violence qu'avant. »
F et J. « Il a grandi ce bébé, Wotan, non ? »
Toustes. « Santé ! »

Y. « Rostropovich, évidemment que je chiale, par contre l'autre naze, David Hasselhof avec

sa musique de merde… »
F et J. « Ca a de la voix à cet âge. »
F. « C'est un rot qui ne passe pas ? »
PH. « Tu vas encore nous éblouir avec tes théories sur, comment ils disent, le trou, dans la couche d'ozone ? »
F et J. « Elle a des larmes ! »
D et Y. « A la naissance les pleurs sont secs normalement. »
Toustes. « C'est un sacré chalet, Wotan, mon pote ! »

A. Bref, ça allait être une soirée exquise. On allait boire, manger, parler pognon… Parler pognon et comparer sa capacité à investir sa foi dans l'avenir.

Toustes. *Rires*

D et Y. « Il est bon ce fromage, il vient d'où ? »
J. « Tu dis Bio « BI-O ». Tu as une façon de dire bio ! »
Y. « Rho les babas cool, faut être dans ton temps, dans le progrès. »
F. « Tu dis quoi ? »
D. « Tout ça c'est de la faute des socialos si y a de nouveaux des fachos, Mitterrand c'est un con »
J. « Je dis bio. »
F. « Et je dis quoi ? »
J. « BI-O. »
F. « Quoi ? »
Toustes. « BI-O ! »
PH. « C'est encore meilleur quand tu fais la diérèse. »

J. *Rires*

Y. « Chez Sterchi. Je ne vais que là. Pour le fromage. »
F et J. « Je croyais que les pleurs étaient secs à la naissance. »
D et Y. « Ca va, elle pleure. On ne va pas s'extasier devant une larme. »
D. « J'ai fait un gigot. »
PH. ça s'exclame.
F. « Qu'est-ce que tu en sais que le climat se réchauffe ? »
Y. Répond une gueule pleine de dents et mâchant avec promptitude une série de dés de Vacherin fribourgeois.
J. « C'est fou que la petite pleure avec autant de larmes, Wotan. »
D. « Qu'est-ce que tu peux être stressant, évidemment que Tchernobyl a encore une incidence. »
Toustes. « Elle veut sa mère ? »
F. « Tu vas voir que ça va créer des problèmes, les farines animales. On file pas des animaux à un herbivore »
D et Y. « Le glyphosate et les néonicotinoïdes, c'est la même chose ? »

F et J. « N'importe quoi, un sommet pour le climat ! »
PH. « Tu te prends pour Brigitte Bardot ? »
D et Y. « Merde, on est dimanche 11 ou dimanche 12 ? »
PH. « Vous ne trouvez pas qu'il y a un bruit curieux. »
D. « Tu es à la campagne. Il y a toujours des bruits, ça c'est les gars de Genève. »
PH. « On dirait que quelqu'un attaque la maison. »
Y. « Y a des arbres partout autour de la maison, et le mec c'est la poutre maîtresse qu'il choisit. »
PH . « Un pivert ? **PH et D**. Non, c'est un pic épeiche, il est rouge. »
F et J. « On ne respecte pas les libertés individuelles. »
Y. « De toute façon c'est Mitterrand qui fait entrer l'extrême droite dans les maisons »
PH et D. « Pas en Suisse. »
F et J. « Fais attention, elle bave sur la table ! »
Y. « A ce stade elle ne bave pas, elle vomit ! »
Toustes. « Parce qu'y a pas de fachos en Suisse ? »
J. « On va pas s'extasier comme ça pendant huit jours devant un enfant qui chiale ! »
Toustes. « C'est pas du fascisme, c'est du protectionnisme. »
F. « Moi je suis pour la fermeture des centrales nucléaires, ça, c'est un vrai problème. »,
Y. « Du moment que tu peux brancher ta prise, allumer ta télé et monter au chalet tous les vendredis ! »
F et J. « Évidemment que non ce n'est pas la fin de l'humanité »
D et Y. « Pourquoi tu as posé le bébé sur la table ? »
PH – J - F. ça s'exclame
Toustes. « Je vais le poser où, le gigot ? »

A. Monette n'en avait que faire de ces histoires de gigot, de cerf, de fachos. Qu'est-ce que ça peut faire que ce soit le fils Sandoz ou le fils Jaquet qui grave des merdes de svastika sur les abribus et autres mobiliers urbains ? Elle savait que ce n'était pas ça, la véritable menace.

Toustes. « Tu vas changer le bébé en bout de table, Monette ? »

Toustes. *Rires.*

PH. « Ce bruit sourd qui tape sur le toit, ce n'est pas inquiétant ? »
D et F. « Pousse le bébé, y a plus de place pour le pain sinon. »
J et Y. « C'est le bébé qui fait ce bruit ? »
Toustes. « Poussez donc le bébé ! »
D. « Il faut que je pose le plat de pommes de terre ! »
J. « On ne va pas discuter puériculture autour d'un gigot. »
F. « C'est un dilemme, ça : comment réunifier quelque chose qui semble disloqué ?»
D et Y et J. « Et toi tu étais où pendant que je faisais cuire le gigot ? »

F. « Il est peut-être plus dangereux de ne rien faire que de s'engager ? »
J. « La betterave c'est quand même un légume important.

F et J. Fourragère ou non. »
Y. « C'est fou cette façon qu'on a de diaboliser depuis quelque temps le pétrole ! »
D et J. « Ça va, c'est pas de l'alcoolisme, je bois seulement deux pastis et une bouteille de blanc le soir… »
F. « Ce sont les bombes aérosoles qui sont dangereuses.
Toustes (sauf F). « On l'a changé, on l'a bercé, on a tout fait…
F. «Tu prends un pschitt pour les toilettes qui respecte la couche d'ozone et puis voilà. »
Toustes. Il a faim, ce bébé, Wotan, tu ne vois pas ? »
D et J. « Evidemment que le pétrole, c'est durable ! »
PH. « Ça tape sourd, non ? »
F et Y. « Y a plus de respect des libertés individuelles ! »
D (puis canon) « 400 fois ça peut muter un virus, 400 fois ! »

Toustes. « 400 fois ! »

D. « On s'en fout de ton truc. Comment t'appelles ça ? »
Toustes. « Le permafrost ? »
F. « On dirait une entreprise qui vend des congélos. »
Toustes. ça gueule.

A. Depuis quelques temps, Monette sentait des vibrations dans les murs de la maison. Elle avait d'abord pensé que l'une des horloges de la maison battait à un rythme irrégulier. Que quelque chose dysfonctionnait. Ou peut-être était-ce son cœur. Sorte d'extrasystole. Elle avait mis du temps à comprendre…

D. « Tu vas où, là ? »
Toustes : ça gueule
D. « On va passer à table. »
Toustes : ça gueule
D. « Je viens de sortir le gigot du four. »
Toustes : ça gueule
D. « Putain, 7h de cuisson, t'avais tout le temps pour sortir te balader… »

A. Monette avait mis du temps à comprendre qu'il fallait peut-être qu'elle s'aère, qu'elle prenne de la distance.

A. « Regarde ces montagnes, si on ne les protège pas qui les protègera ? »
F. « Alors tu manges encore de l'agneau toi ? »
J. « C'est bien une remarque de français. »
A. « Ça fait partie de nos libertés individuelles. »
J. « Et ça c'est bien une connerie suisse. »
PH. « Il y a une alarme qui sonne dans la cuisine ? »
A. « C'est comme le foie de canard, ça ne passe plus. »

Y. « Tu t'es lavé les mains ? »
J. « Les élections américaines ? C'est une affaire de grosses couilles, je vais te dire, c'est un peuple de bâtards. »
D. « Quoi, ça va, il a seulement dit : je veux lui mettre un doigt dans la chatte. »
Y. « N'empêche qu'ils ont abattu un loup ! Oui, ils ont fait venir un type qui avait l'agrément tout simplement ou je sais pas quoi. »
PH. « Est-ce qu'il n'y a pas de la manipulation de la part des journaux. »
D. « Tu parles, elle bosse de la maison, on va pas payer une nounou si elle est là »
F. « Regarde comme elle tète mon doigt. On voit bien que c'est une fille. »
Y. « On voit bien que ce n'est pas toi qui a perdu ton cheptel »
F. « Les États-Unis ont tous les ans des feux de forêts et alors ? »
A. « Vous parlez du Brésil ? »
J. « C'est la Chine le problème ou l'Afrique ou les deux. »
F. « Non ça ne me dérange pas de bosser pour Nestlé. »
PH. « Pardon c'est pas nous qui avons tué les dinosaures, faut savoir que les génocides sont aussi de la responsabilité de la nature »
J. « Alors ça y est tu t'es lancé dans l'aventure du camping car ? »
Y. « Alors les filles, on se cache sur le balcon pour parler cosmétique ? »
J. « C'est plouc ! »
PH. « C'est un pivert qui s'attaque à la maison ?»
F. « On s'est remis au Gin Tonic, on n'a pas eu d'été, ça nous rappelle nos vacances à Porto. »
A. « La Suisse sans armée, c'est aussi con qu'une fondue sans vacherin. »

Y. « Toi tu portais des décolletés quand tu avais 14 ans ? »
PH. « Je préfère aider les chats que ce genre de types ! »
J. « Regarde Genève, y a plus que des banquiers et des putes ! »
Y. « Quoi, je t'ai juste touché les fesses. Si je ne peux plus toucher les fesses de ma femme ! »
F. « Qu'est-ce que je fais avec le bébé, Wotan ? »

PH. « Bon, on passe à table ? Elle est où ta femme, Wotan ? »
A. « Dehors, elle est dehors et il neige. »
D. « Elle fait chier. »

« C'est pas parce que j'aime capitaliser que je suis un connard »
« J'ai envie d'aller essayer la Mitsubishi. Le 4x4. J'en ai marre des bagnoles françaises, elles puent toutes la même odeur à l'intérieur. Silence, Puissance, Mitsubishi. »,
« Bon, on passe à table ? Quoi ? Mais oui le gigot est cuit ! Un gigot de 7 heures. De chevreuil. Je l'ai tiré la semaine dernière. »,
« On est juste au bout d'un cycle. »
« Il est ni punk, ni skin le fils Jacquet, il est mou et con, voilà »
« Il y a quelque chose qui tape, non ? »
« Toi aussi tu faisais des conneries, plus jeune »

« De toute façon les énergies, quoiqu'on fasse, c'est jamais vraiment totalement propre. »
« Tu veux bien retirer le bébé de la table ? »
« Je lui ai seulement pincé les fesses. »
« BIO, je dis BIO ! »
« On parle comme dans un film français, non ? »
« Ben voilà, tu as fait trois stages de Reiki et ça y est, tu parles avec le cosmos. »
« J'ai pas lancé une bombe atomique, je lui ai seulement pincé les fesses. »
« C'est l'âge bête, il pense avec sa queue. »
« Je le tire, et il se relève, avec sa gueule pleine de bave. »
« Je pourrais bander en mourant »
« Tu veux un mouchoir ? »
« J'ai jamais été autant excité de ma vie. »
« Pardon mais entre le môme qui pleure et toi qui renifle. »
« Si on a vraiment le blues, on ira écouter les oiseaux dehors ! »
« T'es grave, tu veux me sauter entre le bébé et le gigot ? »
« … »

A. Voilà que Monette entre, trempée par la neige.

WOTAN
T'as vu ta gueule, Monette ? Qu'est-ce que tu foutais dehors ?
Le gibier ça doit cuire, mais quand c'est cuit, c'est cuit, tu fais chier avec tes humeurs.

MONETTE
J'ai peu de temps. Nous sommes entre deux apocalypses et je voudrais pouvoir m'oxygéner un peu. Je me sens tellement vulnérable et j'ai soudain peur que le couteau de boucher confonde mon enfant avec le gigot. Surtout ne vous dérangez pas. Sers le repas à tes invités, Wotan.

WOTAN
Qu'est-ce que tu fous ?

MONETTE
Il y a plein de petites hémorragies en ce moment. Ou épidémies. Comme si on essayait de nous alerter sur quelque chose et que nous faisions la sourde oreille.
Il faudra bien qu'un jour un prodige se produise.
Tu entends ? C'est le bruit que font les frelons. Depuis quelque temps, là où le pic épeiche a creusé doucement dans la charpente, ils ont commencé à se nicher. Un à un, puis par dizaines, ils ont construit leur abri, utilisant les poutres comme support à leur construction.

C’est un travail de longue haleine qui aujourd’hui a dû couvrir tout le toit. Mais la place a dû leur manquer : ils commencent à s’inviter à la table.

Je ne pensais pas que l’effondrement viendrait par ce plafond, et surtout un dimanche de novembre.

Philippe
Lentement le plafond craque et cède.
Une nuée s’abat.
Déferlement.
Des frelons, en novembre, gros comme des petits doigts d’enfant entrent et se précipitent sur le visage des convives assis autour de la table.
Alors que les frelons envahissent le visage des convives, le repas,
alors que les frelons se battent et déchiquettent dans un silence bourdonnant joues, seins, cuisses et gigot, creusant dans les peaux des cavités à vif,
Wotan quitte lui aussi la table.

WOTAN
« La nature est une pute. » souffle-t-il.
« J’aurais dû te noyer la dernière fois où nous sommes allés à l’étang. »

Philippe
Mais Monette ne s’arrête pas. Elle franchit le seuil et sort.
L’enfant contre elle.

Une brume épaisse s’élève de la vallée accompagnée par la voix puissante du Landerman qui finit par étouffer l’espace.

3

JESSICA

A/JESSICA MARQUES - Avec qui j'étais ? Qu'est-ce que ça peut faire, avec qui j'étais ?

F/LISELOTTE MARQUES - C'est pas un moulin à portes battantes ici, Jessica.

A/JESSICA MARQUES - Qu'est-ce que ça peut faire, j'ai pas 10 ans !

F/LISELOTTE MARQUES - Tu parles pas comme ça, Jessica.

A/JESSICA MARQUES - Elle travaille pas cette nuit ?

P/ETIENNE MARQUES - Tu lui parles pas comme ça. Assieds-toi.

A/JESSICA MARQUES - Je fais cuire un steak d'abord, après je verrai.

P/ETIENNE MARQUES - Il fallait être là quand c'était l'heure. Assieds-toi.

A/JESSICA MARQUES - Sinon quoi ?

P/ETIENNE MARQUES - T'étais pas à l'entraînement aujourd'hui.

A/JESSICA MARQUES - Quoi ?

F/LISELOTTE MARQUES - Papa revenait de l'abattoir…

A/JESSICA MARQUES - Et alors ?

F/LISELOTTE MARQUES - T'étais pas à la gym.

A/JESSICA MARQUES - Qu'est-ce que ça te regarde si j'y étais ou pas ? Y avait pas besoin de m'acheter le boguet, si c'était pour qu'il vienne encore me chercher à la gym.

P/ETIENNE MARQUES - Je suis pas venu te chercher. Je revenais de l'abattoir, les filles sortaient et t'étais plus là.

A/JESSICA MARQUES - J'étais repartie.

P/ETIENNE MARQUES - T'as pas été à la gym artistique.

A/JESSICA MARQUES - Tu me suis ? T'as fait un stage de flic, tu fais dans la filature ?

F/LISELOTTE MARQUES - Pourquoi t'étais pas à la gym comme d'habitude ?

P/ETIENNE MARQUES - Tais-toi, Liselotte, s'il te plaît.
Je suis pas venu te chercher. Je revenais de l'abattoir. Je suis passé devant la gym, parce que je passe devant la gym pour aller de l'abattoir à la maison, j'y suis passé vers l'heure où tu finis la gym et y avait pas le boguet. T'étais pas à la gym après l'école.

F/LISELOTTE MARQUES - On t'a pas acheté le boguet pour aller faire le guignol sur les routes. T'as pas à aller faire le guignol sur les routes. Le boguet c'est pour te déplacer, pour aller d'un point A à un point B. Pas pour faire le guignol sur les routes.

P/ETIENNE MARQUES - Assieds-toi.

A/JESSICA MARQUES - Je vais me faire cuire un steak.

P/ETIENNE MARQUES - Pose cette viande.
T'étais où quand t'étais pas à la gym ?

A/JESSICA MARQUES - Ça va. Je demande pas ce que tu fais quand tu rentres pas tout de suite du travail ?

F/LISELOTTE MARQUES - T'es chez nous, tu fais ce qu'on te dit.

A/JESSICA MARQUES - Pas la peine de s'énerver.

F/LISELOTTE MARQUES - Le steak c'est moi qui le paie !

A/JESSICA MARQUES - Qu'est-ce que t'as à me prendre le chou pour un steak de merde payé à la Migros ?

F/LISELOTTE MARQUES - C'est moi qui l'achète ce steak.

A/JESSICA MARQUES - Là, c'est bien, c'est bon ! Le voilà ton steak de merde !

P/ETIENNE MARQUES - Assieds-toi maintenant Jessica, sinon c'est pas un steak que tu vas te prendre dans la figure !

A/JESSICA MARQUES - Ça va maman, tu vas pas te mettre à pleurer pour un steak de merde !

P/ETIENNE MARQUES - Jessica STOP ! TU T'ASSIEDS.
Pleure pas toi, ça sert à rien.

A/JESSICA MARQUES - On a plus le droit de manger ? On rentre un peu tard et on a pas le droit de manger ? Ça va pas bien chez vous !

P/ETIENNE MARQUES - Maintenant tu poses tes fesses sur cette chaise et tu arrêtes ton char !

A/JESSICA MARQUES - Je dis juste que je voudrais me faire cuire un steak d'abord.

P/ETIENNE MARQUES - Ton steak, il attendra. Il attendra, y a pas d'urgence.

F/LISELOTTE MARQUES - T'étais où quand t'étais pas à la gym ?

A/JESSICA MARQUES - Je vais faire cuire mon steak.

P/ETIENNE MARQUES - Dans quelle langue y faut te dire que le steak : il attendra !

A/JESSICA MARQUES - Merde !

P/ETIENNE MARQUES - T'arrêtes et tu t'assieds !
Bordel de dieu, c'est quoi cette façon que t'as de te comporter.

A/JESSICA MARQUES - Vous allez pas venir me prendre le chou, m'interdire de manger parce que j'étais pas à la gym !

F/LISELOTTE MARQUES - T'as toujours dit que ça te plaisait la gym.

A/JESSICA MARQUES - C'est pas parce que j'y vais pas une fois que j'irai plus !

F/LISELOTTE MARQUES - J'ai payé la cotisation cette année pour rien alors. J'ai payé l'acompte pour le costume…

A/JESSICA MARQUES - C'est pas la fin du monde si j'y étais pas une fois à la gym.
Je peux me faire cuire le steak maintenant ? Et après me pieuter ? Etre traitée normalement, comme on traite son enfant ?

P/ETIENNE MARQUES - T'étais où ?

A/JESSICA MARQUES - Si j'ai une vie privée alors je mange pas de steak ?

F/LISELOTTE MARQUES - On t'a pas acheté le boguet pour aller faire le guignol sur les routes. Le boguet c'était parce qu'on avait confiance.

A/JESSICA MARQUES - C'est pas parce que papa m'y trouve pas une fois à la gym que je fais le guignol sur les routes !

F/LISELOTTE MARQUES - Ils vont faire un costume pour rien cette année. C'est pas bien ça, Jessica, de faire ça. Si tu voulais plus y aller fallait le dire.

P/ETIENNE MARQUES – Liselotte !

F/LISELOTTE MARQUES - J'ai versé l'acompte.

P/ETIENNE MARQUES - Liselotte !

F/LISELOTTE MARQUES - C'était 50 de plus que l'an passé.

P/ETIENNE MARQUES - LISELOTTE !
Toi, tu t'assieds et tu m'écoutes.
Arrête de pleurer Liselotte, ça n'arrange rien.
Que tu rentres tard, pas bonne heure, Jessica, passe encore.
Que tu traînes avec tes amis, passe encore aussi.
Que vous passiez vos samedis et une partie de la nuit sous l'abribus à dire des conneries ou à en graver, passe aussi.
Mais t'étais où quand t'étais pas à la gym ?

A/JESSICA MARQUES - Je rendais service.

P/ETIENNE MARQUES - Tu rendais service.
Et c'est ça qui t'empêche aussi d'aller à l'école ?

F/LISELOTTE MARQUES - T'étais pas à l'école non plus ?

A/JESSICA MARQUES - Ça va, c'est pas parce que je me prends un jour où je vais pas à

l'école ni à la gym que c'est la mort, l'extinction des espèces !

F/LISELOTTE MARQUES - Tu penses à ton avenir ?

P/ETIENNE MARQUES – Jessica, t'as pas 18 ans, tu rentres, il est presque minuit et y a la police qui passe et je peux même pas leur dire où c'est que t'es parce que c'est eux qui m'apprennent que t'étais pas à l'école aujourd'hui.

A/JESSICA MARQUES - C'est quoi cette histoire de flics ?

P/ETIENNE MARQUES - Ça commence à t'intéresser ce que j'ai à te raconter ?
Ça t'intéresse tout d'un coup de savoir que la police est venue chez nous et demande à ta mère si elle peut me parler parce qu'ils te cherchent ? Ça t'intéresse, Jessica, ce que les flics ont dit à ton père ?

A/JESSICA MARQUES - Tu leur as dit quoi ?

P/ETIENNE MARQUES - J'ai rien dit.
Je suis resté comme un con.
Parce que je ne savais pas quoi dire.

A/JESSICA MARQUES - Et elle qu'est-ce qu'elle a dit ?

P/ETIENNE MARQUES - Assieds-toi. T'étais où ?

A/JESSICA MARQUES - Je rendais service à Yan.

P/ETIENNE MARQUES - Tu rendais service à Yan ?

F/LISELOTTE MARQUES - Ça va pas, Jessica. Il est pas clair ton copain Yan.

P/ETIENNE MARQUES - Tu traines avec des fachos ?

A/JESSICA MARQUES - Je traîne pas avec des fachos… On tractait.

P/ETIENNE MARQUES - Tu tractais.

A/JESSICA MARQUES - Je tractais.

F/LISELOTTE MARQUES - Faut pas prendre papa pour ce qu'il est pas.

A/JESSICA MARQUES - Pendant que vous croyez au mythe des nations pacifiées, je

tracte, pour que les gens sachent !

P/ETIENNE MARQUES - Que les gens sachent quoi ?

A/JESSICA MARQUES - Vous vivez sur quelle planète ? Qu'on leur ment !
Tu crois qu'il va se passer quoi maintenant dans le monde ? Qu'on va entrer dans une économie de marché régulée qui assurera une parfaite redistribution des richesses produites ? Et que le niveau de vie ne cessera d'augmenter ? Que les inégalités vont se réduire et que le ruissellement va faire son œuvre ?
On est au début d'une nouvelle guerre et vous ne voyez même pas que vous serez les premiers à morfler !
Et pis, merde, c'est pas le problème.

P/ETIENNE MARQUES - T'as tracté des idées pour les fachos !

A/JESSICA MARQUES - J'ai pas tracté pour les fachos, j'ai juste tracté avec Yan.
J'essaie juste d'expliquer aux gens que la votation du 26 c'est du flan.
Dire non à l'armée, c'est du flan. On est vulnérable et on le sera encore plus demain !
Il est où le mal ? J'ai le droit de dire que la votation du 26 c'est du chiqué, de la merde en barre.

P/ETIENNE MARQUES - Donc tu tractais ? Contre la votation pour une suisse sans armée ? Les flics viennent à la maison parce que t'as distribué des tracts contre la votation du 26 ?

A/JESSICA MARQUES – Ouais ben y a des flics de gauche.

P/ETIENNE MARQUES - Tu nous prends pour quoi ?

A/JESSICA MARQUES - Ça va on a pas profané un cimetière.

F/LISELOTTE MARQUES - Vous avez tabassé un garçon a dit la police.

P/ETIENNE MARQUES - Tu dis rien ?

A/JESSICA MARQUES - Ben des fois ça dérape.

P/ETIENNE MARQUES - Des fois ça dérape ? Y a un gamin qui a été roué de coups et qui dit aux flics que c'est toi. T'as pas 18 ans, Jessica, tu peux pas entrer dans la vie avec ça.

A/JESSICA MARQUES - J'y suis déjà dans la vie. Oh ! Ouvre les yeux, ça y est, je me la prends en pleine figure, la vie. Oh ! Et j'ai bien compris que ça n'allait pas être simple, la

vie.

P/ETIENNE MARQUES - T'as vraiment frappé quelqu'un oui ou non ?

A/JESSICA MARQUES - Tu crois que j'ai juste assez de jugeote pour rester à tagger des idées sur le monde sous un abribus ? J'ai peut-être pas le droit de voter, j'ai le droit de me sentir concernée.
Et si vous êtes certains que l'avenir sera tranquille, nous on l'est moins, avec vos idées…

F/LISELOTTE MARQUES - T'as pas le droit de parler comme ça.

P/ETIENNE MARQUES - Le boguet on avait décidé de te l'acheter pour que tu sois plus libre de bouger. On t'accompagne dans tout et au final…

A/JESSICA MARQUES - Au final je prends ma liberté ? Ma liberté de penser ?

P/ETIENNE MARQUES - Ta liberté de penser comme un porc !

A/JESSICA MARQUES - C'est le premier qui dit qui est.

F/LISELOTTE MARQUES - Assieds-toi Etienne !

A/JESSICA MARQUES - Vous applaudissez de joie devant un pauvre type qui joue trois notes de violoncelle devant un mur qui s'effondre ; Je pleure les ruines sur lesquelles il va falloir avancer.
Une frontière qui disparaît c'est une part de nous qui s'éteint.
La réponse à la violence du monde ça ne s'exprime pas à coup de mantra dans un cours de yoga.
Soit tu te tapes l'ennemi, soit tu te tires une balle.
Aujourd'hui tout est paisible, mais si personne ne prépare demain…

P/ETIENNE MARQUES - T'as vraiment cassé la figure au fils de Jacquet ?

F/LISELOTTE MARQUES - Jessica, dis que c'est pas toi qui a fait ça. Après tu manges le steak et on se couche.

F/LISELOTTE MARQUES - La frappe pas !

A/JESSICA MARQUES - Il est là avec sa gueule, sa gueule molle, il est là à donner des grandes leçons, à prendre les gens pour des cons, « les humanistes », il dit, il dit qu'il est du bon côté, nous et Yan pas.
Me regarde pas comme ça. « Vivre en symbiose avec tout le vivant » il dit, ce con, mais si

on est déjà pas en symbiose entre nous.
Ici, en symbiose, on va faire quoi ?
Non, vous, vous êtes comme lui, vous voyez pas qu'il a y a un ver dans la pomme. Vous êtes là à croire que tout est arrangé, parce que ça y est, c'est soi-disant la paix. C'est le début de la guerre. C'est rien que le début.
Vous êtes anesthésiés. À vous réjouir de la chute d'un mur. Comment je vais avancer dans un pays où je ne me sens pas en sécurité ?

P/ETIENNE MARQUES - Tu tractes pour les fachos et tu utilises leur façon de faire pour te sentir plus en sécurité !

A/JESSICA MARQUES - Mais qu'est-ce que tu me parles de fachos.
Qu'est-ce que tu dis de nous ?
Le mépris qu'il y a dans ta bouche.
Le mépris, le même que celui de cette face de fœtus !

P/ETIENNE MARQUES - T'entends les choses pareilles que tu dis !

A/JESSICA MARQUES - Moi je fais quelque chose pour que ça bouge dans ce pays ! Moi, je fais quelque chose pour qu'on arrête de foutre les gens comme nous dans la merde.

P/ETIENNE MARQUES - Tu parles comme une affiche de propagande.

A/JESSICA MARQUES - Et vous vous parlez comment ?
Et lui avec sa face de fœtus, à vouloir nous mettre des claques,
A nous regarder de haut,
Parce que quoi, on a peur de l'avenir et on le dit ?
Parce que quoi, on lui arrache ses tracts et…
Je suis pas une assistée.
Faut pas être une poule mouillée !
J'ai pas envie d'avoir des enfants et qu'il y ait pas de place assez bien pour eux.

F/LISELOTTE MARQUES - Tu manques de quoi ?
Fallait le dire si ça va pas !

A/JESSICA MARQUES - Tu comprends rien.
Faut frapper avant d'être mis à terre.
Et demain si on me demandait de prendre les armes, je le ferais.
Ce que je fais, je le fais aussi pour vous.

P/ETIENNE MARQUES - Je pensais pas que t'étais capable de sortir des conneries pareilles, de confondre dans ta tête autant de choses. Je pensais pas ça.

Je pensais pas que t'étais capable de déglinguer un gamin seulement parce qu'il file des tracts pour une votation.

A/JESSICA MARQUES - J'avais des bonnes raisons de le faire.
Putain sa gueule…

P/ETIENNE MARQUES - Je sais pas quoi dire, Jessica.

A/JESSICA MARQUES - Ben je sais pas, dis rien ou sois fier de moi.

P/ETIENNE MARQUES - Me parle pas de fierté maintenant.
Je fais peut-être un boulot de merde.
Je suis peut-être un vieux con qui croit en des idées de merde.
Je suis peut-être un idiot parce que j'abats toute la journée des porcs et des vaches en défendant des idées de gauche,
Mais toi, je sais ce que tu es !
Comment c'est possible que tu puisses sortir des conneries pareilles ?
Je sais pas. Je comprends pas que tu puisses dans ta tête formuler des conneries pareilles.

F/LISELOTTE MARQUES - Qu'est-ce que tu fais ?

A/JESSICA MARQUES - C'est bon, j'ai eu ma leçon de morale, j'vais me faire cuire le steak.

P/ETIENNE MARQUES - Ne touche pas à cette viande.

A/JESSICA MARQUES - Ça va pas !

P/ETIENNE MARQUES - Ne touche pas à cette viande.
Cette viande elle a été gagnée à la sueur de mon front et de celui de ta mère.
Honnêtement.
Dans le respect.
Alors tu poses ce steak !

F/LISELOTTE MARQUES - Etienne calme-toi, laisse-la après tout si elle a faim, on ne va pas empêcher notre enfant de manger.

P/ETIENNE MARQUES - Y a jamais eu de fascistes à ma table, Liselotte !
Je veux pas d'une fasciste dans ma maison, t'entends, Jessica Marques !
Tu me prends pour qui ?
J'en sais peut-être bien plus que toi Jessica, bien plus que toi.

Les clés du boguet !
Et tu dégages.
Tu fous le camp !
J'veux pu voir ta tête !
Dégage !
Va donc manger un steak avec ta bande de skinhead.
Tu me fais honte !
Pas d'une merde de fasciste à ma table !
Tu me fais honte !

F/LISELOTTE MARQUES - Arrête !

P/ETIENNE MARQUES – Dégage !
Voir mon monde s'effondrer, se faire abattre de sang froid par une vermine qui vous défonce la charpente de votre maison…

F/LISELOTTE MARQUES.- Dis qu'on t'a forcée, Jessica. Dis-le !
Jean-Loup et toi, vous étiez amis, petits, c'est pas possible que tu aies fait ça de toi-même…

F/LISELOTTE MARQUES - La laisse pas partir, Etienne !
On s'emporte, là…
Je…
Etienne !
Etienne écoute-moi s'il te plaît.
C'est pas la même histoire que nous, Etienne.
On peut pas comprendre ce qui les met en colère comme ça.
Quand on sent que quelque chose va déraper, on peut devenir con.
Te mets pas dans des états comme ça, Etienne. Ça arrive. On peut pas tout contrôler.
Mais faut peut-être qu'on garde la tête froide et pas exagérer.

P/ETIENNE MARQUES - Tu veux que je me mette dans quel état ?
Ta fille raconte des histoires de merde, tient des propos de nationaliste, elle casse la gueule à un mec pour une votation qui de toute façon fera rien changer.

F/LISELOTTE MARQUES - Mets toi à sa place.
Toi aussi tu as tes paradoxes.

P/ETIENNE MARQUES - Mes paradoxes ne font de mal à personne.
Jamais je n'aurais fait ça. Jamais je n'aurais fait ça…
On l'a élevée dans des valeurs.
Des valeurs de partage, de solidarité, de pacifisme.

F/LISELOTTE MARQUES - Ce qu'elle a fait elle le fait pour l'avenir.
Elle fait peut-être pas comme toi tu voudrais.
Ils font ce qu'ils peuvent ces gamins.
Tout le monde ne peut pas faire tout bien comme toi tu fais.
Peut-être qu'il faut leur laisser régler ça.
Peut-être que c'est Jean-Loup qui les a attaqués ?
Peut-être, je ne sais pas…
Elle a fait comme elle a pu.
À sa façon.

P/ETIENNE MARQUES - Et quand elle prendra un flingue pour buter ceux qui ne lui ressemblent pas, ce sera aussi une façon de construire l'avenir ?

F/LISELOTTE MARQUES - Tu exagères toujours tout. Toujours il faut que tu exagères tout.

P/ETIENNE MARQUES - On va leur dire quoi aux flics ?
On va lui dire quoi au père Jacquet ?
Je vais lui dire quoi, dimanche quand on va aller faire la battue aux sangliers ?

F/LISELOTTE MARQUES - C'est juste une connerie d'adolescente, Etienne.
Elle veut juste que tu la regardes.

P/ETIENNE MARQUES - Je veux plus rien entendre, Liselotte.

P/ETIENNE MARQUES - C'est quoi ce bruit ?

F/LISELOTTE MARQUES - Je sais pas. Le lustre ?

P/ETIENNE MARQUES - Ça vient de dehors.

P/ETIENNE MARQUES - Appelle les pompiers !

F/LISELOTTE MARQUES - La grange… Elle brûle !

4

WOTAN

Toustes :

- Santé !

- Santé !

- Santé Bonheur !

J : Aujourd'hui, c'est jour de réunion.

À l'intérieur de la maison, une table de cuisine ornée d'une cuisse d'agneau, un joli gigot. Cru. Ou d'une côte de bœuf. Crue. Ou d'un lapin, entier. Tout aussi cru. La cuisse d'une dinde fera tout aussi bien l'affaire, même si les chasseurs préféreront une viande rouge. Alors sans doute ornera-t-on la table d'un cuisseau de biche, un dos de chevreuil ou simplement, d'un magret de canard, le gras bien jaune. Même si le canard n'est pas trop un mets du coin.

P : A Biaufond, y a du canard !

J : « QUE FAIRE ? »

Est la question à l'ordre du jour.

Nous sommes le 28 NOVEMBRE 1989.

Et tout pourrait sembler parfait.

Mais…

F : Mais après avoir marqué sa forte progression, l'économie suisse a perdu un peu de son dynamisme à partir du milieu de cette année 1989. La croissance des exportations de marchandises n'a pas été aussi forte qu'en 1988. Quant à la demande intérieure, elle n'a pas atteint son indicateur élevé de l'année précédente. Les investissements ont eux aussi augmenté à un rythme moins rapide qu'en 1988.

P : Bref on était bien mais pas hyper bien et quant à la météo elle avait un peu fait des siennes.

F : La température extérieure oscillait entre -14*C et -2*C. Temps froid et anticyclonique.

Alors qu'on aurait pu être dans un climat politique stable, à l'aube de la bascule dans une nouvelle décennie,

P : On était bien, pas au top du top, mais bien.

J : Mais pas au top du top ?

P : Non, pas au top du top, mais on était bien…

F : STOP ! Alors qu'on aurait pu être dans un climat politique stable, à l'aube de la bascule dans une nouvelle décennie,

un désastre archaïque était en train

pourtant

de semer le trouble dans les chaumières,

car ELLE était de retour.

La bête.

Plus personne ne laissait le bétail dehors depuis plusieurs semaines. Et à la veille de Noël, on se demandait même si les enfants pourraient encore prendre seuls le bus pour se rendre aux écoles.

La bête rôdait.

Partout.

Des lisières de forêt au carré d'herbe de la ville.

D : Tu peux pas laisser les brebis dans les prés. La bête. La bête est de retour. Pourquoi t'épargnerait-elle ? La bête. Elle rôde. Du Locle à Saignelégier.

P : Non, on a pas été aux champignons cette année. C'était pas une année à champignons. Trop sec. On a fait un peu de pédalo au lac. Et voilà. Les champignons. On les achète. À cause de la bête.

Y : Peste d'un nouveau genre, elle s'attaquait, la nuit, à tout ce qui subsistait de vivant dans les prés. Une hécatombe dont les autorités fédérales se détournaient voire se contrefoutaient.

P : Elle a tué dans les parcs à côté de la gare.

Y : Le loup est dans la bergerie !

D : Laissez-nous nous organiser.

P : Vous ne comprenez pas que nous avons peur ? Les enfants ne dorment plus. Ma femme prend des cachets pour se calmer. Ça nous ronge les nerfs. Je passe ma vie sur mon mirador à surveiller mes bêtes. Ce n'est plus possible. Laissez-nous tirer ça au clair !

Y : Le temps aurait dû être aux balades champêtres, pourtant dans cette froideur hivernale revêtant bientôt son manteau de neige, les esprits sont échaudés. Plus de quiétude. La battue aux renards ? Ce sera pour l'an prochain.

Au début, on parle seulement d'une trace. Au commencement, c'est une empreinte qui est découverte dans un sentier, dans la terre molle du printemps. Une empreinte de bête.

P : 9 centimètres sur 11.

D : 8 centimètres sur 12.

Y : 10 centimètres sur 13.

D : 8 sur 12.

Une empreinte inhabituelle. Une empreinte inconnue d'un animal-mammifère prédateur de gibier, juste-là dans un sentier aux abords d'une clairière de charme. Puis c'est une ombre massive, qui va commencer à inquiéter. Une ombre de bête. Une sorte de coyote chevalin, oui, qui est aperçu au détour d'un parc. Et puis c'est l'attaque.

Y : 7 brebis dans la nuit du 27 au 28 septembre !

P : 10 vaches le 30 septembre !

D : 1 taurillon égorgé le 16 du mois suivant

et le massacre continue.

Y : 17 brebis et 4 agneaux le 27 !

D : 8 agneaux le 5 de ce mois,

P : 21 brebis le lendemain,

Y : 6 brebis le 22,

D : 3 brebis le 23.

P : Agneaux, brebis, vaches, génisses, taurillons. Les poneys sont épargnés, les enfants aussi, mais jusqu'à quand ?

Y : – Il n'y a eu que 32 survivants, ici. C'était une nuit sanglante et les brebis rescapées attendaient leur fermier dans un coin, terrorisées.

P : – Nos enclos se transforment en charnier.

D : Au commencement tout le monde pensait que la bête disparaîtrait avec l'hiver. Mais, la confusion s'installe depuis quelques jours.

ON VEUT NOTRE PEAU MONSIEUR LE PRÉSIDENT ! DÉJÀ QUE TOUT AUGMENTE, ET QUAND ON PEUT ENCORE NOURRIR NOS BÊTES, C'EN EST UNE PLUS GROSSE QUI EST LÂCHÉE POUR MANGER LES PETITES.

- À mon avis, c'est un chien.
- Un gros chien.
- Un loup.
- Un lynx.
- Un dingo.
- Un mâle.
- Un animal de cirque évadé.
- Une bête tout droit venue des Carpates.
- Un tueur né !
- Un écolo.
- Du Jura français.
- Une bête téléguidée.
- La rapidité de ses déplacements.
- La rapidité des attaques.
- C'est le diable ! C'est le Malin !

- Qu'est-ce qui nous prouve que le loup de Pouillerel n'a pas de descendance. Son cadavre empaillé au musée ?

- Regardez, Wotan l'a photographiée, la bête.

- Je l'ai tirée par trois fois.

- Je l'ai tirée par 32 fois.

- Je l'ai tirée à 40m avec un canon lisse, je l'ai manquée.

- Je l'ai tirée avec du petit plomb, du 2, à 20m, arrêtée. Elle aurait été en course, je l'aurai eue.

- Elle veut nos nerfs.

- On cloître tout le monde ?

P : Entre la bête et les incidents qui se multipliaient sur Chaux-de-Fonds et les alentours, c'était un sale temps pour les flics et les politiques.

La question venait donc de tomber :

« QUE FAIRE ? »

D : S'il y a une chose qu'on sait faire ici, c'est tenir un fusil.

Y : Laissez nous mettre en place une battue.

D : Faites-nous confiance Monsieur le Président, une bonne battue et tout rentrera dans l'ordre.

P : - Dans un climat incertain et de tension sociale et politique, il faut trouver un moyen de recréer du lien entre nos administrés de façon inter…

D : …interclassesocioprofessionnelle. Fédérer. Il faut fédérer. Que tout le monde ait enfin le sentiment de se battre pour la même chose.

Y : Une battue !

D : Oui, une battue !

P : Ils ont raison, Monsieur le Président, c'est fédérateur, une bonne vieille battue.

D : - Qui peut s'opposer à une battue quand tout le monde tremble ? Qui ?

HUILE – TORCHON – ÉCOUVILLON – BAGUETTE – ON RETIRE LA CULASSE – HUMIDIFACTION ET LUBRIFICATION DU CANON – ECOUVILLONNAGE – LUBRIFICATION DE LA CULASSE – LUBRIFICATION DU CHARGEUR

Y : Le signal était donné.

D : Si vous n'avez pas de veste de traque, on enfile un gilet jaune. Fluo. La consigne est simple. On rabat la bête.

Y : Dans la tourbière. Wotan, t'oublies pas l'appât. La brebis. Ou autre chose.

D : En cas d'accident ou tout autre problème grave, seront sonnés dix coups, vous déchargez votre arme et vous attendez les consignes supplémentaires.

Les annonces : un coup long début de battue,

un coup long taïauté fin de battue,

deux coups longs taïautés la bête est dans la tourbière.

Cinq coups longs taïautés, la bête est tuée. Qu'on soit bien clair : on tire la bête dans la tourbière.

P : Comment on sait qu'elle rôdera ce soir autour de la tourbière ?

D : On le sait.

Y : On le sait c'est tout.

D : Messieurs, vous vous souviendrez de cette nuit !

Y : Vos enfants vous remercieront. La vallée aussi.

D : Santé !

P : Santé !

D : Pour la première fois, à la tombée de cette nuit, toute la commune était soudée.

P : Franchement t'es un sale type Jacquet, mais je t'aime bien.

Y : Ta fille a beau avoir cassé la gueule à mon Jean-Loup, je serai heureux de trancher la gorge de la bête avec toi, Marques.

P : Et moi d'étendre ses tripes sur un fil à linge avec toi, Jacquet.

Y : Ton vin sent la pisse mais ça va me faire plaisir de trinquer.

P : Si on en vient à bout, je paie ma tournée.

Y : Si on en vient à bout, je sors un beau morceau du congélo.

P : Si on en vient à bout, je me mets au fourneau.

Y : Et lui, là, le Landerman avec sa gueule de bique, il en est ou pas de la battue ?

P : Eh ben alors le Landerman, on a peur du loup ?

Y : Qu'est-ce que tu veux qu'il vienne, il sait même pas utiliser une râpe à fromage.

P : Le Landerman, il s'en fout, c'est le seul dont les brebis ont été épargnées.

Y : C'est dingue ça, le Landerman.

P : Même à la bête, ton zäuerli casse les noisettes !

Y : Tu dresserais pas des coyotes, le Landerman ?

P : Crapule.

Y : Faut toujours qu'il y en ait un qui manque d'esprit collectif.

P : C'est pas toi qui est marié avec sa fille, Wotan ?

D : Je l'ai foutue à la porte. Qu'elle retourne vivre avec son taré de père.

P : Voleur ! Tueur !

Y : Wotan, ce n'est pas ta brebis qu'on devrait mettre au milieu de la tourbière !

P : Viens ici, salaud !

Y : C'est le genre de connard qui te fait tourner une battue en charnier.

P : Wotan, va chercher une corde !

Y : Qu'on l'attache sec.

Y : Dans la nuit du 29 au 30 novembre 1989,
Ils étaient cent.
Non, bien plus de cent à prendre la route des tourbières des Ponts de Martel.
D : Avance, toi.

Y : Les chiens hurlaient.

P : Tu ne lui mets pas de gilet jaune au Landerman ?

Y : Des fauves affamés.
A croire qu'ils avaient cessé d'être nourris depuis que la bête avait commencé à semer la terreur en courant de carnage en carnage.

P : Les hommes ont encerclé la tourbière. Se sont postés ventre au bois. Le Landerman ficelé et bâillonné au milieu de la tourbière.

D : On va quand même pas foutre en l'air une brebis quand on a un homme à tête de bique !

Un coup long a retenti. Les chiens se sont mis à l'arrêt. Les truffes au vent à humer l'horizon. Dans les miradors, les respirations se sont ralenties. Tous à l'affut. Aux aguets. L'œil vif, les dents acérées. Des prédateurs assoiffés du sang de leur proie. Personne n'avait jamais vu battue pareille. C'était historique. Il fallait bien ça, pour que la vallée retrouve la paix. La brume est tombée lentement sur les bruyères. Une brume épaisse qui s'accroche aux jambes. On entendait au loin les branches craquer comme si les forêts du massif étaient en train de se soulever. Un coup long a retenti.

P : Chut ! Voilà le second. Ca taïaute, on dirait !

D : Silence.

Les respirations se bloquent.

Y : Putain, on voit rien.

D : Ta gueule.

P : On peut pas tirer !

Y : Une ombre se dessine. Une ombre massive. Une ombre puissante à l'odeur animale pénètre dans l'arène de la tourbière devenue cirque.

D : Le coyote chevalin, enfin.

P : Wotan le tient dans son viseur.

D : Viens petite pute. Viens. Ma belle. Que je te la fourre.

D : Il arme. Le doigt tendu sur la gâchette. Il cale sa respiration sur celle de la bête.

Et

une détonation sèche retentit. L'air s'épaissit. Ralentit. L'un écrase une cigarette. L'autre tente de suivre la trajectoire de la balle.

Y : Putain, c'est Wotan, il vient de tirer.

D : Une Brennek S de calibre 16. Silence. La lande se tait, la pluie reste en suspens et ne descend plus. Un morceau de fer dans la chair. L'odeur de la poudre. Une masse s'effondre et s'enfonce dans la terre, la boue et la bruyère. On sent seulement que la balle vient de se loger dans un poitrail. Râle, long. Gargarisme soufflé par une gorge coupée sèche par une balle en plein cœur, voilà le seul son qui s'échappe à cet instant de la tourbière.

Y : Putain !

P : Il l'a eue, le con !

Y : Il l'a eue ?

P : Évidemment qu'il a l'eue !

Y : Wotan, tu l'as eue ?

P : Il l'a eue je te dis !

Y : Nom de dieu !

P : Corne, toi, corne !

Y : Cinq coups longs taïautés retentissent sur le son du tocsin qui déjà prend d'assaut la vallée.

D : L'hiver va enfin pouvoir s'installer, Messieurs.

Y : Le 30 novembre voyait déjà les premiers rayons de soleil poindre.

D : Une bonne battue et ça repart. On va passer un bon hiver.

P : On va déjà commencer par une bonne nuit pour se remettre.

Y : On a vite réglé le problème.

D : C'était pas la mer à boire.

P : Comme quoi ensemble, c'est mieux.

D : Les petites bêtes ne mangent pas les grosses.

Y : Les sales bêtes ne mangeront jamais les grosses.

P : Sale charogne !

Y : Santé !

D : Santé !

P : Santé !

Y : T'aurais dû voir la gueule du Landerman, au milieu de la prairie /

P : C'est quoi ce bruit au loin ?

Y : Le tocsin ?

P : Ça corne, on dirait.

Y : T'as des acouphènes. Tu hallucines mon vieux.

P : C'est le Landerman qui pousse la chansonnette !

Y : Que le Diable m'emporte, si la bête n'a pas été tuée…

P : Ne dis pas n'importe quoi.

Y : Ça corne, vraiment on dirait.

D : La tourbière est en feu.

5

MARINA

F : 1989
Décembre.
On relâche la pression.
On aimerait relâcher la pression.
L'aube d'une nouvelle année se profile.

Y/DAN + D/ERWIN - Vivement qu'on passe à autre chose !

F : Dan Jirgl et Erwin Sanchez ont été de toutes les missions depuis novembre.

Y/DAN - A croire que le monde entier est en train de péter les plombs.
Je te le dis, moi, que tout fout le camp depuis le séisme et le glissement le long de la faille de San Andréas.

D/ERWIN - Dan, on est en Suisse, pas en Californie.

Y/DAN - La tectonique des plaques Erwin, tout est lié. Ce qui plonge à un endroit est en tension à un autre.

D/ERWIN - Faut te détendre.

Y/DAN - Ça a libéré des présences néfastes. Y a des trucs qui sont sortis de terre, mon pote, je le sens.

D/ERWIN - Et moi je suis Starsky et toi tu es Hutch, et on est coincés dans une réalité parallèle, c'est ça ?

F : 1989
Décembre.
Plus que quelques nuits avant le passage à une nouvelle décennie.

Y/DAN - Mets un peu de musique, ça dissipera mon fucking de mal de tête.

A : Dans la voiture de flics de Dan Jirgl et Erwin Sanchez, Deep Purple commence à résonner : « Child in time ».

Y/DAN - Je me demande ce qu'on fait là.

D/ERWIN - Ça va pas, toi, aujourd'hui. On patrouille, on vérifie que tout est OKAY.

Y/DAN - J'ai l'impression d'être une provocation, une incitation à l'incendie.

D/ERWIN - T'es un peu tendu, toi, ce soir.

Y/DAN - C'est ce fucking mal de crâne.

D/ERWIN - Tourne à la prochaine, on va aller se faire une choucroute.

F : 1989
Décembre.
Flocons.

Y/DAN - Putain, manquait plus qu'il neige.

F : Une nuit de merde commence pour certains.

F : Alors qu'une nuit de tous les possibles commence pour d'autres.
Ce serait une nuit où la plus grande partie de la ville se trimballerait en moonboots à poils de chat pour se rendre à une ultime soirée avant le passage à la nouvelle année avec l'espoir secret de vivre comme dans un film des Etats-Unis d'Amérique.

D/ERWIN - Dan, mec, t'as jamais regardé un bon film de boules sur cassette ?

F : Partout dans la ville, les fusées et pétards grimpaient déjà au ciel, s'étalaient dans les rues.
Dan et Erwin regardait ça d'un œil amusé, même si ce soir une étrange lassitude les envahissaient.

Y/DAN - On a quand même des grands moments de routine, tu trouves pas ? C'est pesant cette routine.

F : Ils n'étaient pas encore à l'apogée de leur carrière professionnelle mais ils étaient déjà reconnus comme étant de bons flics.

Les interventions qu'ils avaient menées ces dernières semaines pour arrêter les incendiaires, avaient prouvé auprès de leur hiérarchie qu'en Dan Jirgl et Erwin Sanchez sommeillait un shérif.

La ville était vraiment entre de bonnes mains.

D/ERWIN - Oh, doucement cow-boy, t'as failli écraser un chat.

A : Alors que Dan Jirgl et Erwin Sanchez veillaient sur la ville tels deux chérubins accrochés au plafond d'une église rococo, chez Marina Regairaz, on se préparait à d'autres batailles.

P/LE PÈRE - Parce que tu crois que tu vas sortir comme ça ?

J/MARINA - Parce que tu crois que je vais attendre le dégel au milieu d'un champ de bataille de crevards ?

Y/LE FRÈRE - T'as rien compris à ce qui va se passer ?

J/MARINA - Tu crois que je rêve de vivre enfermée sous terre.

F : Avant-gardistes, Marcel Regairaz et son fils Antoine étaient en train de vérifier avec entrain les stocks de nourriture de leur abri antiatomique.

P/LE PÈRE - Le nucléaire n'est qu'une menace parmi les autres, l'éradication de l'humanité, des humains comme toi et nous, c'est un projet imminent et tous les moyens sont bons. Ce n'est pas parce qu'un mur chute, qu'il faut changer de stratégie.

A : 1989.
L'Europe était dans l'euphorie de sa réunification, mais dans son bunker Marcel Regairaz et son fils Antoine, continuent à se préparer aux attaques futures qui pourraient sévir et mettre fin au monde tel que nous le connaissons alors.

P/LE PÈRE - « Une guerre s'éteint une autre commence ».

A : Churchill !

J/MARINA – Non, Churchill n'a jamais dit ça.

Y/LE FRÈRE - T'imagines celle-là, elle sera encore bonne quand j'aurai 40 ans.

P/LE PÈRE – Raviolis sauce tomate… Les bourgeois planquent du Gevrey-Chambertin, du Nuit-Saint-Georges, nous on ne tire pas de plans sur la comète, on n'hypothèque pas notre avenir en laissant nos chances de survie dans des mains de politicards qui baignent dans des histoires de blanchiment d'argent sale. On fout les mains dans le cambouis.

Tu ne le sais pas encore, Marina : imaginer l'imminence d'une catastrophe permet de retrouver une résonance avec le monde. La lutte pour la survie rend la société plus palpitante, la vie plus trépidante.

Y/LE FRÈRE - Si un virus nique l'humanité, on te laisse à la surface.

A : Marina crêpa sa mèche dans le miroir, réajusta les longues pattes chevelues qui descendaient le long de ses joues.
Sa vie, elle savait la rendre trépidante.
Elle n'avait de leçons à recevoir de personne. C'est peut-être le seul lien qu'elle identifiait entre elle et sa famille de survivalistes.
Au début de l'automne, elle a baisé Yan le facho, le frère de Jordan, enfin Luc, après son entraînement au hockey. Ouais Gros ! et ça, c'est pas rien d'afficher du lourd pareil à son tableau de chasse.

D/YAN - Qu'est-ce que tu veux ?

J/MARINA - C'est vrai que tu te fais sucer par la Marques ?

D/YAN - Va jouer avec tes crottes de nez, Regairaz.

J/MARINA - Ouh, le crâne brûlé, t'as vraiment peur de rien, toi. Tu fous vraiment ta bite dans n'importe quoi.

D/YAN - La sainte vierge qui chie sur l'ambulance ?

J/MARINA - Pardon, je ne voulais pas te heurter, Yan.

D/YAN - Parle moins fort. Qu'est-ce que tu fais ?

J/MARINA - Je me montre entreprenante.

D/YAN - Tout le monde dit que t'es rien qu'une petite allumeuse, Regairaz.

J/MARINA - On dit la même chose de Jessica Marques. A la différence que ta bite, je la fais danser jusqu'à la fin de la nuit, si j'en ai envie.

A : Elle était comme ça Marina.
Cap'. Cap' de faire des choses complètement *dingues*.

J : Ce jour-là, les feuilles d'automne virevoltaient et Marina commença à malaxer doucement les testicules de Yan jusqu'à sentir son sexe devenir tendu à la limite de la douleur. Elle a ouvert comme ça, au milieu de la rue, sa braguette en se tenant bien serrée contre lui. Et elle a commencé par le caresser en fourrant bien sa langue dans sa bouche histoire qu'il ne prenne pas une tronche trop débile par ce qu'on était en train de lui travailler son seul point G. Quand elle sentit qu'il était au seuil de l'éjaculation, elle le regarda droit dans les yeux, serrant suffisamment fort la base de sa verge entre son pouce et son index et lui dit :

J/MARINA - Je t'attends derrière la MIGROS à 21H, tu te débrouilles comme tu veux mais viens en voiture si t'as pas envie de choper une tendinite du cul.

A : Bref.

Marina avait des plans pour l'avenir.

J/MARINA - Je vais pas attendre la fin hypothétique de ce monde-ci pour m'inventer.

A : « New York New York » de Nina Hagen dans le Walkman.
Marina claqua la porte derrière elle.
Dehors, 1989 allait bientôt déguerpir.
Bientôt elle irait à New York !

J : Car
Marina
se sentait prête.
Avec son Croqu'menus, elle traverserait les crises et les tempêtes pour partir conquérir les States et installer un shop de bircher müesli sur une artère passante d'une grosse métropole ! Les States, quoi ! La classe, quoi ! Fini les ploucs, quoi ! Le bircher müesli et la meringue double-crème pour toustes, quoi ! Bon, Marina était loin de se douter que le siècle qui suivrait accueilleraient un décervelé qui doigterait la politique comme un vacher fourre sa bête pour la féconder, réélu pour un second tour, après un grabataire en proie à l'injonction contradictoire et paradoxale appelant de ses vœux à la défossilisation de la vie de ses concitoyens mais signant des contrats d'éventration des sols pour continuer à exploiter le précieux liquide noir pour diriger sa grande puissance mondiale. L'American Way of Life n'a jamais dit qu'il était sans paradoxe, boys & girls, IL EST LE PARADOXE !
En réalité Marina Regairaz s'en moque, des paradoxes. La politique ne peut rien contre la double-crème.

Y : Crème-double !

La crème-double est la double-crème. Même quand la Confédération est ébranlée, la double-crème est toujours là. On est stable en Suisse. On ne va pas s'effondrer en Suisse. On est bien campé sur ses deux jambes en Suisse. On a des belles montres et des belles bagnoles et on n'a pas besoin de Dubaï pour exister en Suisse. On est les plus fort en Suisse. On a des réserves de café La Semeuse en Suisse. Quand il n'y aura plus de pognon, on aura de la double-crème et du café en Suisse. Ça c'est ce qu'on croira jusqu'à l'aube du printemps 2023. Pauvre Crédit Suisse. C'est dur d'être riche. Bref. Marina avait besoin d'une perspective manifeste d'Eldorado pour échapper au survivalisme anxiogène de son père. Elle avait tout misé sur la Floride ? Non. Le Michigan ou l'Ohio ? Non plus. Autant finir à Péry-Reuchenette. La Californie ?
Toi tu aurais tout misé sur la Californie.
Pas Marina.
Qui pouvait en ce mois de décembre 1989 se douter que Bervelly Hills 90210 et la Californie seraient surtout connus pour ses rivières atmosphériques et ses incidents climatiques, transformant les journaux télévisés en bulletin climatiques dans 40 ans ? Qui ?
Marina !
Marina le pouvait. Marina elle savait.
Marina avait du flair.
Marina irait un jour à New York que tu le veuilles ou non Marcel Regairaz !

P/LE PÈRE - Parce que tu crois que je vais te laisser partir de l'autre côté de l'Atlantique à 16 ans ?

J : Marina venait d'être retenue pour un programme d'échange linguistique.
Tout n'était plus qu'une affaire de temps. Même pas d'argent.
Seulement un petit détail devait être rectifié.
Un petit détail, qu'elle devait régler avant que 89 ne bascule totalement dans 90. Yan, tu restes là avec ton petit arbre.

Annoncer à Yan qu'elle allait avorter.

Alors qu'elle s'apprêtait à traverser la rue des Crétets la tête dans la double-crème au pays des cow-boys cheesy, une voiture s'arrêta nette pour la laisser passer.
Dan Jirgl et Erwin Sanchez n'en revenaient pas. A peu de secondes près, ils se retrouvaient avec une minette sur le capot.

Y/DAN - Oh, faut regarder où tu vas !

J : Marina, furieuse, regarda la voiture des deux flics s'éloigner.
Ça battait son plein à la patinoire.

On entendait les basses remonter la rue.
Scorpion à toute blinde.
Marina laissa pendre le casque de son Walkman autour de son cou. Les corps emplis de sueurs glissaient sur la glace. Ici, on buvait de la bière rallongée au Jägermeister dans des vapeurs de Parisienne. Les blancs becs du Jura Français étaient venus fêter l'approche de la fin de l'année.

J/MARINA - Yan ! Oh ! Yan !

D/YAN - Trace ta route, je suis occupé !

J/MARINA - J'attends un enfant de toi.

D/YAN – Quoi ?

J/MARINA - J'attends un enfant de toi.

D/YAN - …

J/MARINA - Tu vas où là. Tu n'es pas content ?

D/YAN - J'en dégueule rien que d'y penser. Un enfant de moi ? Tu te laisses monter par n'importe qui !

J/MARINA - T'es vraiment une ordure.

D/YAN - Dégage où je te casse la gueule.

J/MARINA - Gros porc ! T'es qu'un gros porc ! Sale porc !

J : Alors que Marina Regairaz était en train de se faire mettre à la porte par les amis aux crânes rasés de Yan, dans la voiture de Dan Jirgl et Erwin Sanchez, la soirée battait aussi son plein.
A : C'est qu'il commençait à y avoir du grabuge du côté des entrepôts des CFF. Un appel depuis la centrale avait été lancé. Départ d'incendie. Cette nuit encore, le feu allait sévir dans la ville.

D/ERWIN - Accélère mec ! Mec ! Oh mec ?

Y/DAN - Je sais pas ce qui m'arrive, j'ai le mal de tête, là, qui me reprend.

J : Alors que toute la tête de Dan se retrouvait prise en étaux par une voix venue de loin, sorte de chant diphonique qui se perdrait dans les fils électriques, téléphoniques, glossolalie d'un Landerman ressurgissant d'outre-tombe, Marina Regairaz balança un coup de Dr. Martens coquée dans les bourses de l'ami skinhead de Yan, griffa le visage d'un autre et cracha à la gueule du géniteur de l'embryon qu'elle portait en elle.
Elle se précipita en larmes sur la route. Un moteur vrombit. Elle jeta encore une pierre à la gueule de ces fils de chiens.

Espèce de merdeux !

D : Erwin supplia Dan de retirer son pied de l'accélérateur.
J : Marina tourna la tête.
A : Et ce fut la collision.

F : 1989.

Trottoir et route humide.

Les flocons s'écrasent doucement sur l'asphalte.

15 petits cons n'ont rien trouvé de mieux en ce 28 décembre que de faire péter des feux de Bengale dans un entrepôt abandonné des CFF.

A : 1989.

Trottoir et route humide.

Les flocons s'écrasent doucement sur l'asphalte.

J : Marina gît sur la route, l'American Way of Life en berne, une tache de sang sous la tête et une autre entre les cuisses.

Y : Quant à Dan Jirgl, il est fort possible que son état ne lui permette jamais d'atteindre un jour, son rêve de shérif.

6

YVONNE, STEPH & RACHEL

F : 23h46.
Une carcasse de poulet gît dans un plat posé sur une table non loin d'un lit.
Vivaldi.
Concerto en La Mineur par Itzhak Perlman.
C'en est fini de cette décennie froide.
Une nouvelle ère est enfin en train de s'ouvrir.
Cette fois on y est, on est en 1990.
Le soulagement, hein ?
Fini la guerre froide, hein ? Fini les idéologies rétrogrades, hein ? Place au progrès, hein ?

Simon, que tu ne connais pas encore, retire son sexe du vagin d'Yvonne, avant d'aller s'accouder à la fenêtre.
Simon que tu ne connais pas encore est un homme de standing.
Il aime ce qui coche les cases.
Yvonne, par exemple : bon cul, bons seins.
Y : Simon que tu ne connais pas encore, utilise lui-même ce mot « standing » pour parler de ce qui l'importe. Hôtel de standing, complexe de standing, appartement de standing, voiture de standing, bouffe de standing, soirée de standing, vacances de standing, coke de standing, rösti de standing, vin de standing, resto de standing, littérature de standing, soirée de standing, look de standing… Tout peut être, avec Simon, de standing et seul a de l'importance, avec Simon, ce qui peut être qualifié de standing.
F : Yvonne donc, a un cul de standing et il lui avait dit la première fois qu'ils avaient couché
Y : baisé !
F : …baisé… – ensemble :
Y : Tu as un petit sexe de standing, bien serré, si tu dois être enceinte un jour, choisis la césarienne, ce serait trop dommage d' abîmer ce petit vagin de jeune fille, il a trop de standing.

F : Tu pourrais trouver Simon vulgaire.
Il est seulement dans son époque.
Dans le standing.
Du début des années 90.

Simon a des rêves. Des rêves d'expansion. Des rêves d'innovation.
Simon mise tout sur le progrès. Simon rêve d'intelligence artificielle. Simon est persuadé que seule la technologie peut rendre le monde meilleur. Simon se contrefout du climat. Simon est aussi con que la moyenne de l'humanité qui ignore et ignorera que dans 40 ans la fonte des glaciers conduira la dite humanité à sa perte. Et c'est peut-être là l'un des points extrêmement gênant du standing pornographique ordinaire de cette génération.
Simon pose donc comme précepte que :

Y : La vie c'est un combat, on se fait seul. Seul contre tous. Quitte à en écraser certain. C'est ça avoir du standing.

P : Simon vit à Zurich, une ville de standing. Toutes les semaines, les jeudis, il appelle Rachel, « je vais finir tard » et grâce à son Alpha Roméo SZ Wallpaper, il retrouve Yvonne, à qui il promet monts et merveilles de standing et se branle sur et dans Yvonne et rentre chez lui dans la nuit, dans son appartement de standing avec sa Rachel de standing.

A : Yvonne, ce soir, essuie son entrejambe avec le drap en coton du lit.
Yvonne n'est pas la femme de Simon. Tu l'auras compris.
Yvonne se prostitue.
Peut-être te fera-t-elle penser à la Yvonne de Godard. Celle du film La Chinoise.
On peut mettre le passage du dialogue avec Juliet Berto, juste pour avoir l'image ?
Y : Non non non, on n'a pas le temps !
A : Okay… Yvonne, c'est une fille de la campagne.
Yvonne, elle a d'abord donné dans la vache.
Comme Yvonne, chez Godard.
Simon, lui, n'a rien à voir avec Godard.
Simon c'est plus, je sais pas moi, plus le cliché parfait du petit trader ou du responsable d'agence bancaire.
C'est un cliché, comme Yvonne. Mais pas du même bord.

Y : Pourtant Simon que tu commences à connaître est un mec honnête. Honnête selon les critères du standing attendu du banquier de chez UBS spécialisé dans la défiscalisation des entreprises. Simon fait dans le conseil. Il oriente. Avec neutralité. Toujours. Simon a toujours été un adepte de la neutralité. Simon n'a jamais pris parti. Il est dans le consensus. Tout le temps. Ou du moins préfère-t-il choisir le camp de ceux et celles qui n'ont pas peur des privilèges. « On n'est pas des rats. » dit Simon.

Y/SIMON - J'accepte tout à fait les grosses rémunérations, je considère normal que celui qui travaille plus que les autres gagne davantage. Que celui qui prend plus de risques que les autres ait la juste récompense. C'est normal. Quand tu regardes Bayer. Quand tu

regardes Nestlé. Pardon ce sont des sociétés et des dirigeants qui prennent des risques, les risques de l'innovation, les risques de l'extrême pointe.

P : A croire que tu prêtes serment sur la sainte bible protestante quand tu entres dans le monde de la finance et jure sur la neutralité.

Y/SIMON - Non, ce n'est pas qu'une posture de principe, c'est une façon d'être. Le docteur fait son serment d'Hypocrate ? Considère qu'il s'agit ici de faire preuve d'ouverture d'esprit. La finance, c'est de l'ouverture d'esprit. De la disponibilité. De l'écoute. L'absence de jugement. L'art de la neutralité : une éthique. On rend service. A tout le monde. Le cœur sur la main. Dans la finance, c'est important. Non, ce n'est pas se tenir à la marge de l'histoire ou des conflits potentiels, c'est accepter un rôle particulier, celui d'être en capacité d'accorder une écoute à toutes les parties. Bien sûr que notre neutralité est politique. Bien sûr que notre neutralité est une chance, surtout lorsqu'on observe notre situation géographique. Ça n'exempte personne d'être moralement responsable de ses décisions. Je suis quelqu'un de responsable.

La Suisse a laissé la famille de Rachel s'installer à Zurich en 1943. Sans la Suisse, Rachel ne serait pas là et je n'aurais pas d'enfant.
Mon amour ?

J : Oui je suis là !
Y : Tu viens, stp ?
J : Non…
Y : Viens !
J : C'est tout sale !
Y : On nettoiera tes chaussures ! Viens !

Y : Vous pouvez poser la question à Rachel.
J : C'est vrai que la Suisse…
Y : Elle doit beaucoup à la Suisse. Rachel doit tellement à la Suisse, à son hospitalité et à son travail de promotion de la paix dans le monde.

F : Rachel fait trop souvent profil bas devant Simon. Rachel est tellement dans le standing que Simon profite parfois, souvent de ses weekends pour poursuivre dans le standing quelques entorses à la fidélité qu'il doit vouer à Rachel.

Y : Alors qu'il marchait sur le bord du lac un dimanche de mars 88, son œil fut attiré par une FIAT 850 et par la jeune femme qui s'y trouvait assise.
F : Yvonne n'a pas toujours été assise au volant d'une si jolie bagnole.

P : La chinoise, dialogue 2, Yvonne, première. Action !

A/YVONNE - J'ai d'abord fait des ménages. Durant 3 ans.
J'ai travaillé dans des appartements bourgeois, à Lausanne, puis Neuchâtel.
Au premier étage souvent. C'était toujours dans le sombre.
Et puis j'ai fait de la prostitution.
Je me suis acheté une voiture.
Une FIAT 850 décapotable.
J'ai fait ça près du lac pendant 1 an.
Maintenant je suis ici, au dernier étage.
Et tout est beaucoup plus clair.
Quand il n'y a pas d'argent, je le fais encore.
Oui, c'est une contradiction.
Je suis la preuve vivante de la juste solution des contradictions au sein du peuple.
Vous savez quand le soleil se couche il est tout rouge et puis après il disparaît.
Mais pour moi dans mon cœur vous savez le soleil ne se couche jamais.

P : Coupez !

Bref, Simon n'aurait rien eu à faire dans un film de Godard.
Godard n'a pas assez de standing. Le standing n'est pas dans la dialectique.
Godard l'ennuie.
D'ailleurs pour Simon, il n'y a que les intellectuel·le·s de gauche soi-disant révolutionnaires, avec des discours du style « NE PAS PRENDRE PARTI C'EST PRENDRE LE PARTI DU PLUS FORT » qui peuvent trouver quelque chose d'excitant dans Godard.

Y/SIMON - Même sa scène, là, dans LE MÉPRIS.
Et mes fesses et patati et patata, c'est d'un chiant.

P : Simon caresse son sexe, son gland et regarde les quelques gens dans la rue qui passent.

Y/SIMON – C'est fou cette fascination qu'ont les gens pour un vieil entrepôt incendié.

D : Stéphanie elle aussi s'approche, regarde.
Stéphanie regarde Simon.
Stéphanie est satisfaite, elle vient de pisser sur le costard de Simon.
Je ne t'ai pas encore parlé de Stéphanie ?
Stéphanie est un·e chat·te.

Européenne.
Stéphanie a beaucoup de mépris, elle, pour les personnes comme Simon.
Stéphanie adore la musique sacrée d'Hildegaarde von Bingen.
Stéphanie est un·e chat·te queer, qui se définit comme non-binaire.
En réalité, Yvonne n'appelle jamais Stéphanie Stéphanie, mais…
A : Steph.
D : Steph est fascinante. Iel lit beaucoup de science fiction. Yvonne lui disait gentiment qu'il serait peut-être bien qu'iel lise d'autres choses.

A/YVONNE - Quitte à être un·e chat·te particulièr·e autant s'ouvrir, je ne sais pas moi, à Jean-Jacques Rousseau.

D/STEPH - Et Grisélidis Réal ? Et Le corps lesbien, Le corps lesbien de Monique Wittig ?

A : Yvonne était restée perplexe. Tu l'auras compris, Steph était plus qu'un·e chat·te en avance sur son temps. Iel lisait beaucoup de science fiction et Monique Wittig. Parfois Marguerite de Porrette. Mais ce qu'iel aimait le plus lire, c'était Ursula Le Guin.

D/STEPH - Je te jure que c'est vrai, ce n'est pas de la science fiction. Nous serons un jour comme sur la planète Nivôse. J'ai hâte que nous connaissions cette évolution génétique qui nous permettra d'être asexué·e·s la majorité du temps. Imagine, on a juste une poussée hormonale aléatoire par mois. Pas de différences sexuelles ! Tout serait différent. Le temps, les systèmes politiques, les relations familiales, les relations entre espèces /

P : Steph, était donc un·e chat·te qui avait peu de fascination pour le gang des humains et particulièrement développait une haine furieuse à l'égard des figures de standing dont Simon était un parfait représentant.

Y/SIMON - Quand les incendies se déchaînent, c'est ça le plus fascinant.
Les départs de feu.
Le moment où la brindille engendre la fournaise.
Personnellement, j'aime ça regarder le feu partir.
Celui d'en face était spectaculaire la semaine dernière.
Spectaculaire.
On ne sait jamais si ça va prendre et puis tout à coup ça part.
Les investisseurs ont alors la place nette.
Il ne va pas falloir louper le coche.
C'est le moment de faire table rase et d'inventer de nouveaux projets.

Si j'avais de vrais projets ici, j'investirais.

D : Steph quitte le bord de la fenêtre, mord tranquillement au passage le tendon d'Achille à nu de Simon qui avec peu de dextérité tente de frapper l'animal.
Steph bondit sur la table et commence à manger le reste de poulet posé dans un plat.

Y/SIMON - Je n'ai que 200 aujourd'hui.
Nous serions mariés, je ferais quelques économies.
Je les pose ici. Les 200… Les 150… Pardon, je n'ai que 150.

Y : Alors que Simon est en train d'enfiler ses vêtements, de fermer son pantalon,
alors que Simon glisse sa main dans son pantalon pour ajuster les poches, l'entrejambe de son pantalon, il trouve un billet de 100.

Y/SIMON - On dirait que c'est mon jour de chance.

Comme je sais que tu ne rends pas la monnaie.

F : A ce moment de l'histoire, tu vas sans doute croire que Simon va nous imposer une scène dans le standing du début des années 90. Ce standing qui a sculpté l'esprit d'une époque. L'esprit de tes pères, de tes oncles, de beaucoup de femmes de ton entourage. Tu es peut-être d'ailleurs le fruit d'une telle scène de standing entre un homme et une femme.
C'est normal, alors, de penser que Simon va passer sa main sur ses testicules.

Y : Hein ? Je le fais ?

F : Qu'il va s'avancer vers Yvonne et filer au passage une nouvelle claque à Steph qui délaissera son poulet pour venir se réfugier sur le lit d'Yvonne.
Fier, tu penses qu'il caressera les fesses d'Yvonne puis passera sa main pour lui saisir le ventre et la relever. Alors il camperait sa main de standing dans les poils pubien d'Yvonne pendant que sa verge lui caresserait le bas du dos ?
Mais ça tu l'imagines parce que tu t'es fait illusionner par le standing de Simon que je t'ai vendu.
Simon n'a que de la gueule. On n'est pas dans un film des Etats-Unis d'Amérique. On n'est pas à Hollywood.

D : On est chez les humains qui n'acceptent pas leur condition animale.
J : Qui refusent d'entendre qu'aimer c'est savoir garder les bonnes distances.

Y : Qui pensent que tout leur est dû car l'inconscient les placerait en lieu et place de supériorité.
A : Qui pensent que dieu git dans leurs veines.
P : Qui pensent que le profit est plus important que la sauvegarde des océans.
F : Qui pensent qu'une deuxième terre les attends quelque part.
D : Qui pensent que tout est intarissable et que même si la source se tarit il y en aura encore des ressources grâce au progrès.
J : Qui pensent qu'il n'y a pas de mal à accueillir des tyrans plutôt que des réfugiés climatiques (pardon mais soyons d'accord, ça consomme pas pareil et c'est pas le même apport).
Y : Simon n'est en réalité qu'un type puant dans le standing qui tord sa bouche comme un idiot lorsqu'il jouit et qui se fâche comme un enfant privé de dessert quand il ne bande pas comme dans les VHS porno.

D/STEPH - Le standing, c'est rien que de la construction sur des valeurs obscènes patriarcales et phallocratiques.
Du chiqué.

Y : Simon voudrait tordre le coup à ce chat, cette chatte, cette bestiole pour se défouler.
Mais Simon se coince la jambe dans son pantalon et tombe au sol le nez dans le pipi que Steph a fait sur sa veste.

P : Yvonne a la tête ailleurs cette nuit.
Il y a quelque chose qui n'est pas tout à fait à sa place aujourd'hui.
Yvonne regarde Steph.
Yvonne se sent viande.

A/YVONNE - Je suis comme une escalope qu'on aurait grossièrement panée ou un steak salement haché prêt à être fourré dans un burger entre une feuille de salade et une rondelle de tomate.
Que c'est mélancolique comme situation.

Y : Voilà que Simon l'attrape comme une boule de bowling. Sans aucune prévenance, il pénètre son sexe dans son sexe et vient en elle sans qu'elle ne puisse l'arrêter.

P : Steph, à ce moment-là, cesse de rester de marbre devant les agissements de Simon.

Hildegaard von Bingen résonne alors avec puissance.
Se heurtant au concerto pour violon de Vivaldi que Simon avait décidé d'écouter en boucle.
Iel bondit, tel·le un·e félin·e piqué par la foudre, et se dirige vers le lit.
Iel prend son élan et s'accroche, griffes acérées sorties, dans le crâne et le haut du visage de Simon.

Y : Simon hurle
D : Steph lacère.

Ces gens qui s'ennuient et qui baisent sans demander s'ils peuvent baiser…

P : Steph connaît à ce moment la fureur.

F : C'est le moment que choisit, au paroxysme de la fureur, Rachel pour entrer, son enfant dans les bras.

Simon pleure.

Rachel s'approche d'Yvonne pour la serrer contre elle.

J/RACHEL - Simon, regarde moi. Simon, les gens comme toi sont nocifs. C'est vrai ! Ils ne participent ni de près ni de loin aux grandes convulsions qui secouent le monde. La guerre ça les émeut, certes, mais ça ne les touche pas vraiment. Une guerre leur provoque une petite fièvre en début de conflit, les chevauchées héroïques remuent chez eux des réactions viscérales, des sentiments et des opinions, et puis 6 jours passent et l'accès est terminé.
Il y a bien toujours une petite effervescence provoquée par les conflits armés ou les catastrophes climatiques, ils s'émeuvent comme on s'émeut devant une montre manufacturée dans ces montagnes, mais ça ne fait que produire des travaux pratiques pour les sociologues de gauche et un objet de motions pour intellectuels de tout bord.
Les morts, les crises, les révolutions, les ségrégations, les malaises ? Ce ne sont pas leurs affaires. Rien de tout cela n'atteint directement ce petit gars dans son petit costume qui réfléchit au plan financier qu'il va pouvoir mettre en place demain avec ses amis de chez Roche. Ou Bayer.
Simon, regarde-moi. Le banquier, la banquière, le trader, le vendeur de cotation boursière n'est pas un humaniste. L'inventeur du salon de l'automobile n'est pas un prix Nobel. Et tu voudrais que Jonas, notre enfant, grandisse dans ce monde que tu as fabriqué ? Une place garantie dans un bunker pour tes 30 ans, mon fils, Happy Birthday, avec la garantie qu'en cas de crise une banque en sauvera une autre pour maintenir les ordures en place ?
Ramasse tes affaires Simon.

Et ne touche pas à un poil de Steph.
Les clés de ton Alpha Romeo sont dans le frigo, mon amour.

P : Simon remet ses billets dans la poche de son pantalon, enfile ses chaussures et sort.
On ne quitte pas un habitus de standing comme on quitte des chaussettes sales.

J : Cette nuit, dans la petite chambre d'Yvonne, le soleil ne se couche pas.
Steph s'installe confortablement contre l'enfant de Rachel qui déjà s'endort.
Rachel pose doucement ses mains sur le corps engourdi d'Yvonne. Ensemble, les voici saisies d'une joie incandescente, alors qu'au bas de la rue, des cris se font entendre.
Il y a une agitation peu habituelle. Pourtant plus rien ne peut ébranler Yvonne et Rachel.

Quand les incendies se déchaînent, c'est ça le plus fascinant, tu disais Simon ?
On ne sait jamais si ça va prendre et puis tout à coup ça part, oui, Simon.
Et là où tu as raison, Simon, c'est qu'au moment où tu disparais dans ce jardin de flammes, je comprends enfin que c'est là, la seule chance qu'il nous reste pour faire table rase et inventer de nouveaux possibles.

Chanson :

On s'y voit le soir
C'est mieux quand c'est tard
Pour rassembler les mots
Leur dire au revoir
Réinventer les mots
Réapprendre à voir

On crache sur le feu
De l'eau dans les yeux
On raconte les incendies
Pour pas qu'ils brûlent pour rien

Mais s'ils brûlent c'est pour demain
Demain, hier, aujourd'hui

On raconte les incendies
Pour pas qu'ils brûlent pour rien
Mais s'ils brûlent, c'est pour demain
Demain c'est aujourd'hui

On crache sur le feu

La flamme dans les yeux

On raconte les incendies
Pour pas qu’ils brûlent pour rien
Mais s’ils brûlent, c’est pour demain
Demain c’est aujourd’hui